

## Bibliographie

Danielle STORDEUR-YEDID, *Les aiguilles à chas au Paléolithique*. XIII<sup>e</sup> supplément à *Gallia Préhistoire*. Paris, C.N.R.S., 1979 ; 215 p., 40 fig., VIII pl.

Le travail de Danielle Stordeur-Yedid montre qu'il n'est nullement vain d'étudier ce petit outil, l'un des rares dont on puisse être certain de la fonction au Paléolithique supérieur. Ne doit-on pas s'étonner de voir que, depuis environ 20.000 ans, on coud avec les mêmes aiguilles? Si l'acier remplace actuellement l'os, le principe est resté identique.

L'auteur fait d'abord un inventaire détaillé des aiguilles à chas au Paléolithique, qui apparaissent pour la première fois — et d'emblée dans leur forme parfaite — à la fin du Solutréen. Mais c'est au Magdalénien, surtout dès le Magdalénien moyen, que les aiguilles vont se trouver en plus grande quantité dans des sites plus nombreux, le centre privilégié restant encore la vallée de la Vézère. Au Magdalénien supérieur, la présence des aiguilles à chas s'étend avec l'expansion de la culture magdalénienne du sud-ouest vers le nord-est. Cinq sites belges sont cités. L'aiguille à chas disparaît à la fin du Magdalénien et ne se retrouve en Europe occidentale qu'au Néolithique, alors qu'elle persiste dans les cultures mésolithiques de l'Europe du Nord.

Une deuxième partie de l'ouvrage est consacrée à la technologie : fabrication, réparation et utilisation des aiguilles.

Les étapes de la fabrication sont analysées en détail en confrontant les observations avec les résultats obtenus par expérimentation. L'auteur constate notamment que le burin n'est pas l'outil adéquat pour le rainurage de l'os, première étape du débitage d'une languette ; un simple éclat de silex est mieux adapté. Elle remarque aussi que la finition de la forme générale de l'aiguille se fait aisément par raclage et qu'il n'y a peut-être eu polissage réel qu'à l'usage. Le percement du chas serait vraisemblablement exécuté après cette finition, car la position du trou est, le plus généralement, bien centrée. Ce percement s'exécute plus facilement par pression que par rotation circulaire, également utilisée, toujours d'un côté puis de l'autre.

Le percement d'un nouveau chas se constate sur certaines aiguilles qui ont été brisées et où subsiste la trace partielle de l'ancien chas. Il confirme que cette réparation est rentable. Le façonnage d'un nouveau corps d'aiguille étant une opération plus laborieuse. Le chas est d'ailleurs le point faible de l'outil ; mais contrairement à l'opinion la plus courante, l'auteur ne pense pas que la paroi à coudre était préalablement percée à l'aide d'un poinçon pour faciliter le passage de l'aiguille et du lien. Pourquoi, en effet, faire une aiguille mince et acérée s'il ne s'agit que d'un «passe-lien», estime l'auteur?

Une troisième partie de l'étude porte sur l'analyse morphologique des aiguilles à chas, dont la grande majorité ont une longueur comprise entre 25 et 80 mm. Leur classement général est proposé suivant la longueur totale et en fonction de la largeur de la tête portant le chas (égale à celle du fût, rétrécie ou élargie).

L'étude de ce petit outil, bien caractéristique du Magdalénien, contribue à l'éclaircissement d'un problème plus général, celui du Magdalénien I ou Badegoulien, dont très peu de sites sont connus, mais qui, presque tous, possèdent l'aiguille à chas. Comme aucune anomalie de répartition géographique ni aucun hiatus n'apparaissent pour les aiguilles entre le Badegoulien et le Magdalénien III, début du vrai Magdalénien, il semble qu'il y ait continuité et que rien, dans les aiguilles, n'appuie la thèse que le Badegoulien soit une culture totalement distincte du Magdalénien.

Analyse très scrupuleuse d'un petit outil bien défini, cet examen méthodique conduit à des observations originales sur les techniques et à des interprétations culturelles qui en élargissent la portée.

Jean MICHEL.

Lya R. DAMS, *L'art rupestre préhistorique du Levant espagnol*. Thèse de doctorat d'État, Université de Toulouse-Mirail, s.d. ; 491 p., 247 fig.

Chacun sait combien il est difficile de rendre compte d'une manière objective d'une thèse de doctorat. Bon gré, mal gré, les préhistoriens appartiennent ou se rattachent à des «écoles» et les thèses reflètent souvent la manière de penser ou de travailler de chacune de ces tendances. On pourrait distinguer des similitudes entre les écoles de Toulouse et de Liège, dans certaines thèses où l'approche intentionniste ou interprétative joue un rôle important, pour ne pas dire dominant. En réalité, il ne s'agit que d'une partie de ces «écoles» ; en ce qui nous concerne, nous nous sommes toujours formellement opposé à cette manière de concevoir la recherche, c'est pourquoi nous ne pouvons être soupçonné de parti-pris vis-à-vis de cette thèse. Nous la considérons comme un progrès important pour l'étude de l'art préhistorique, même si la manière d'interpréter, et nous en donnerons quelques exemples, nous paraît discutable.

L'ouvrage comporte deux parties. La première comprend une introduction à l'art levantin, un chapitre consacré au cadre géographique et un autre au cadre chronologique, c'est-à-dire le Mésolithique. Nous sommes heureux de souligner que l'auteur a bien précisé à la p. 15 que des termes comme «Paléolithique» ou «Mésolithique» ne sont que des appellations conventionnelles, assez relatives. En fait, il est bien évident qu'aucun paléolithicien, ni aucun mésolithicien ne fera commencer le Mésolithique au Dryas I, même si les choses peuvent se passer un peu différemment dans la péninsule ibérique que dans nos régions où le Mésolithique commence conventionnellement après le Dryas III.

La première partie se poursuit par un chapitre relatif aux techniques et aux thèmes de l'art levantin ; on y trouve condensées en peu de pages d'excellentes remarques ainsi que la mise en évidence des faits saillants de cet art, ce qui témoigne d'emblée de la parfaite maîtrise du sujet qu'en a M<sup>me</sup> Dams. Il est en effet important de démontrer en quoi cet art mésolithique se distingue de l'art paléolithique. Les sujets sont différents. Dans l'art levantin, l'homme devient l'acteur principal, les animaux n'ont plus le rôle de premier plan qu'ils avaient dans l'art quaternaire et les signes symboliques sont relégués à un rôle accessoire. Cela peut paraître curieux pour un art de plus en plus schématique qui, chronologiquement, a dû connaître une phase transitionnelle, attestée par l'art mobilier, où précisément le schématisme géométrique s'est substitué aux représentations figuratives. Un dernier chapitre clôt cette première partie de l'ouvrage, intitulé «Description des sites». Ces pages permettent de se rendre compte de l'extraordinaire travail personnel effectué par l'auteur. Il s'agit bien d'un travail de première main qui a nécessité une multitude d'analyses, de relevés et de photographies. La fiabilité de la documentation recueillie y est établie d'une manière absolument claire. Aucun ouvrage ne réunit une telle documentation qui rassemble tout ce qui est disponible et connu actuellement sur l'art du Levant espagnol. C'est par conséquent un instrument de travail qui servira, et sûrement pendant longtemps, aux spécialistes de l'art préhistorique.

La deuxième partie de l'ouvrage concerne l'«Analyse des thèmes de l'art rupestre levantin». C'est dans cette seconde partie, où l'interprétation prend une part qui nous paraît peu justifiée, que nous relèverons le plus d'objections en ce qui nous concerne. Nous citerons quelques exemples.

Ainsi, lorsque l'auteur estime devoir trouver une explication au fait que les représentations d'enfants soient quasi inexistantes et qu'elle propose, en se référant au Dr Rozoy, une limitation artificielle des naissances à cette époque, cela ne nous paraît guère logique. Si l'on veut poursuivre le même raisonnement, il faudrait proposer une explication à la faible représentation de femmes (4,3 % pour 95,7 % d'hommes). D'autre part, s'il faut vraiment chercher une explication, il vaudrait mieux considérer les données disponibles dans l'ethnologie des nomades actuels, dont on sait qu'ils sont infiniment moins fertiles que les sédentaires, plutôt que d'imaginer des meurtres rituels pour lesquels nous n'avons aucune preuve. Le thème des «masques ou déguisements de chasse» nous paraît aussi un exemple d'hypothèse que l'on ne peut accepter comme un fait (p. 296-297). On pourrait rappeler que certains masques africains sont aussi garnis de plumes et de pendants en fibres végétales et que, même si leurs porteurs sont parfois armés, cela ne signifie pas qu'il s'agit d'un camouflage utilisé à la chasse. Les «processions à caractère rituel» sont parfois aussi des hypothèses, un peu du genre de celle de Nougier et Robert, à propos d'un décor de la grotte de la Vache (fig. 159b), où l'on voit des schémas qui pourraient aussi bien représenter des animaux vus de dos à

côté d'un ours vu de face, plutôt que des hommes en «procession rituelle». Les remarques concernant les arcs et les flèches (p. 309-312) nous paraissent du plus haut intérêt et des recherches de typologie dans ce sens pourraient, à notre avis, être approfondies avec succès. Rappelons cependant que le fait d'utiliser l'arc ne rend pas le propulseur inutile (p. 312) ; on connaît assez de populations primitives récentes qui les utilisaient concurremment selon le type de chasse engagée, comme les Néo-guinéens qui, connaissant l'arc, se procuraient des propulseurs chez les aborigènes d'Australie. Les «Danseurs coiffés de plumes» pourraient dans bien des cas être aussi beaucoup d'autres personnages que des danseurs, quant à leurs «plumes» (cf. la figure de Massat, fig. 164a), rien ne prouve qu'il ne s'agit pas d'une crinière, comme celle des Hurons, ou d'une série de crins, de fibres, etc. Beaucoup de problèmes ne peuvent être réglés par une affirmation, par exemple celui de l'apparition du chien domestique qui serait daté de 10.235 A.C. à la Kniegrotte. En fait, il vaut mieux lire 10.235 B.P., ce qui est plus exact, et comprendre que les restes découverts dans cette grotte posent le problème de la domestication éventuelle des loups.

L'ouvrage se termine par un chapitre consacré à la chronologie dans lequel l'auteur propose une répartition en 4 styles, chacun caractérisé avec une argumentation très convaincante. Nous partageons donc volontiers l'avis de l'auteur. L'intégration de ces groupes dans une chronologie absolue pose évidemment des problèmes aussi réels que passionnants. On pourrait peut-être y déceler les traces d'un passage du Paléolithique final au Mésolithique à travers une phase «épipaléolithique» et c'est un des nombreux mérites de cet ouvrage d'en poser la question implicite, puisque l'ensemble est classé comme du Mésolithique. Mais précisons encore que l'auteur est bien consciente de la relativité de la taxinomie des archéologues.

Les conclusions sont parfaitement pertinentes et témoignent d'une compréhension très lucide de cet art, malheureusement trop mal connu par bon nombre de préhistoriens, à commencer par nous-même avant d'avoir ouvert cet ouvrage. Nous pensons que ce travail mérite amplement de figurer dans la série de l'Atelier de reproduction des thèses à Lille. Une version publiée serait vraiment nécessaire à tous les amateurs de l'art préhistorique. Nous ne pouvons que féliciter M<sup>me</sup> Dams et la remercier pour son excellent travail.

M. DEWEZ.

P. SANLAVILLE (publié sous la direction de), *Quaternaire et préhistoire du Nahr el Kébir septentrional*. Travaux de la R.C.P. 438 ; 161 p., 53 fig., 26 tableaux, 7 photos, 2 cartes.

Cet ouvrage rassemble les résultats d'une étude géomorphologique et archéologique de la basse vallée du Nahr el Kébir, petit fleuve côtier de la Syrie septentrionale ; cette étude concerne une région qui, à l'échelle du Levant du moins, s'est avérée particulièrement favorable à l'enregistrement et à la préservation des dépôts pléistocènes.

La première partie de cet ouvrage est consacrée au contexte géomorphologique et stratigraphique régional. P. SANLAVILLE y distingue une succession de trois formations marines et fluvio-marines, échelonnées entre 80 et 180 m d'altitude, alternant avec plusieurs formations fluviales disposées pour la plupart selon un système de nappes étagées. Il s'agit pour l'essentiel de dépôts grossiers (cailloutis et galets) associés localement à des sédiments limoneux ou sableux.

Les formations marines et fluvio-marines, témoignages de hauts niveaux eustatiques, correspondraient à des épisodes interglaciaires, le décalage altimétrique important qu'elles enregistrent étant attribué à une surrection régulière de la région au cours du Quaternaire. Quant aux formations fluviales, associées à de bas niveaux eustatiques, elles traduiraient des épisodes de refroidissement de type «Pluvial». Il s'en suit un enregistrement discontinu dans le temps mais réparti sur l'ensemble du Pléistocène moyen et supérieur, que P. SANLAVILLE met en parallèle de façon informelle, avec la succession des épisodes Würm, Riss, Mindel et Günz de la chronologie alpine ; d'autre part, les formations marines et fluvio-marines ont été attribuées aux interglaciaires Mindel-Riss, Günz-Mindel et anté-Günz, ce qui implique l'absence de dépôts marins interglaciaires du Tyrrhénien dans la région.

C'est à cette séquence que se rapportent les 3.596 pièces de l'industrie lithique, comprenant 754 outils, dont l'analyse effectuée par L. COPPELAND et F. HOURS constitue la seconde partie de ce volume.

Nonante pour cent du matériel recueilli est représenté par des industries de l'Acheuléen ; celles-ci comprennent 31 assemblages distincts répartis depuis le Günz jusqu'au début du Würm. Les bifaces y sont bien représentés et ont fait l'objet d'une étude statistique comparative selon les méthodes de F. BORDES et de D. RUE. Le Paléolithique moyen est peu représenté (9 % de l'ensemble) ; il est surtout caractérisé par une prédominance du débitage levallois. Enfin, le Paléolithique supérieur se limite à un assemblage de 20 artefacts dont 1 nucléus à lamelles et 2 fragments de lames.

Si, dans l'ensemble, la succession des industries lithiques enregistrée dans la basse vallée du Nahr el Kébir paraît cohérente, la validité de cette séquence est surtout conditionnée par le mode de gisement des assemblages d'artefacts. Or, seul un petit nombre d'artefacts fut récolté en stratigraphie, l'essentiel des assemblages étudiés provenant de récoltes de surface. Cela implique donc une sélection basée sur le type de patine chimique et sur le degré d'usure des artefacts, dont les diverses composantes sont bien souvent délicates à contrôler. À cela s'ajoute le climat fortement contrasté de la région méditerranéenne particulièrement propice aux processus de ruissellement et aux remaniements de formations antérieures. Ces différents aspects sont longuement analysés par J. BESANÇON dans la troisième partie du volume, consacrée à la méthodologie. Regrettons à ce propos qu'il ne soit guère fait mention, dans le texte, de la distribution spatiale des artefacts dans les gisements de surface ni de la superficie des zones collectées. De même, il est regrettable que les différents arguments discutés par J. Besançon n'entrent guère en ligne de compte dans la seconde partie consacrée à l'archéologie, où l'on a bien souvent l'impression que l'attribution stratigraphique des assemblages d'artefacts fut conditionnée par leur diagnose typologique, ce qui nuit à la validité de l'ensemble.

En conclusion, cet ouvrage constitue un excellent exemple d'intégration d'arguments géomorphologiques et archéologiques, dans un cadre régional bien défini. Les résultats obtenus par P. SANLAVILLE et ses collaborateurs ont conduit à situer une succession relativement continue d'industries acheuléennes dans un contexte stratigraphique comprenant l'ensemble du Pléistocène moyen. À ce titre on disposerait là d'une séquence de référence pour l'ensemble du Proche-Orient, sous réserve cependant d'une attribution stratigraphique plus précise des assemblages archéologiques.

P. HAESAERTS.

J.-C. MISKOVSKY, *Le Quaternaire du Midi méditerranéen. Stratigraphie et paléoclimatologie, d'après l'étude sédimentologique du remplissage des grottes et abris sous roche*. Université de Provence, Études quaternaires, Mém. n° 3, 1974 (1975) ; 331 p., 176 fig., 11 photos.

«L'ouvrage de Jean-Claude Miskovsky nous offre une remarquable synthèse sur la stratigraphie et la paléoclimatologie du Quaternaire du Midi méditerranéen de la France, essentiellement basée sur l'étude sédimentologique du remplissage des grottes et abris sous roche dans lesquels vécurent les chasseurs paléolithiques.» Cette phrase tirée de la préface écrite par H. de Lumley définit parfaitement la portée de cette publication qui est le fruit de 15 ans de travail et qui a été présentée comme thèse de Doctorat d'État.

Les cinq premiers chapitres sont introductifs. L'auteur présente le cadre géographique et géologique de ses recherches en Provence, Languedoc et Roussillon. Il rappelle les principes généraux de la morphologie karstique et du remplissage des grottes. Il décrit ses méthodes d'analyse sédimentologique. Enfin, il établit le cadre chronologique du Quaternaire d'après l'étude des plages marines fossiles et des terrasses alluviales de l'Aude et du Têt.

Dans les 11 chapitres suivants, J.-C. Miskovsky analyse une vingtaine de séquences sédimentaires types en les groupant par période chronologique depuis le Quaternaire ancien jusqu'au Postglaciaire. Parmi les gisements les plus connus, citons la grotte du Vallonnet (Günz), le site de Terra Amata (Mindel), la grotte du Lazaret (Riss), la grotte de l'Hortus (Würm ancien), la grotte de la Salpêtrière (Würm récent) et l'Abri Cornille (Postglaciaire).

Dans sa conclusion, J.-C. Miskovsky fait ressortir clairement les principaux résultats obtenus, ainsi que les interprétations paléoclimatiques qui en découlent. Plusieurs tableaux de synthèse récapitulent adéquatement l'ensemble de ces données. En outre, l'auteur présente dans le cas du complexe würmien les courbes paléoclimatiques comparatives en Languedoc et en Périgord. Enfin,

un tableau général replace utilement le Quaternaire méditerranéen dans la chronologie établie par différentes disciplines et le corrèle avec les séquences de la basse vallée du Rhin (selon Brunnacker) et la chronologie du Quaternaire d'Europe centrale (selon Janossy).

Ce remarquable ouvrage révèle toute la complexité du milieu naturel et en particulier de la succession des paléoclimats quaternaires. Il éclaire d'un jour nouveau tous ces sites archéologiques du Midi de la France, qui apportent bien souvent des éléments essentiels à la reconstitution de la pré-histoire de l'humanité en Europe. Enfin, ce travail démontre une fois encore que la compréhension de l'évolution de l'homme et de ses civilisations ne peut être dissociée de celle de son environnement.

J.-M. CORDY.